

# La campagne en faveur de l'enseignement des sciences et la naissance du documentaire pour la jeunesse au Québec

*Françoise Lepage*

**Summary:** *From 1920 to 1950, prominent scientists and intellectuals like Adrien Pouliot and Frère Marie-Victorin criticized the traditional school curriculum and advocated the cause of scientific education in Quebec. Responding to their call for a wider accessibility to scientific knowledge, children's literature publishers offered a variety of storybooks and illustrated popularising works which, for the most part, introduced young readers to natural science, botany and zoology. Despite their poor editorial quality and their lack of literary interest, these books had a seminal role in changing mentalities. In fact, they may have furthered the acceptance of scientific culture and teaching at all school levels.*

On ne peut parler de l'origine du documentaire pour la jeunesse au Canada français sans évoquer la controverse qui suscita son apparition dans les années 1920 et 1930 et qui agita le monde de l'éducation pendant plus de vingt ans. Aujourd'hui, les sciences ou les "petites sciences", comme on disait à l'époque<sup>1</sup>, font tellement partie de notre société qu'il est difficile d'imaginer une éducation qui les ignorerait. L'Angleterre victorienne, très férue de sciences, vit se développer dans les classes moyennes de la société une grande curiosité pour l'histoire naturelle. De nombreux cercles d'amateurs et de collectionneurs se formèrent dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique du Nord, comme en témoigne la floraison de musées et de cabinets d'histoire naturelle au Québec. Mais, comme le soulignent Raymond Duchesne et Paul Carle,

cette popularité de l'histoire naturelle s'explique davantage par la mode et les mentalités que par une curiosité véritable ou par des objectifs de professionnalisation des sciences. Si le Québec compte beaucoup de naturalistes amateurs, en fait, il y a peu de véritables savants<sup>2</sup>.

Aussi, à partir de 1900, l'intérêt du public pour les sciences naturelles ne cessa-t-il de décliner. Dans les collèges classiques du Québec, l'enseignement des sciences demeure accessoire et ne dépasse guère le niveau des rudiments. L'intégration réelle des sciences dans l'enseignement remonte à une date relativement récente.

Dans les années 1920, lorsque naquit la littérature pour la jeunesse, les intellectuels étaient divisés en deux clans: les tenants d'une culture classique d'où les sciences étaient à peu près totalement absentes, et les novateurs qui prônaient l'introduction de matières scientifiques dans les programmes

d'enseignement de tout niveau, mais surtout au secondaire et à l'université. Parmi ces derniers figuraient le chanoine Emile Chartier, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal, Mgr Alexandre Vachon, fondateur de la Faculté des sciences de l'Université Laval, Georges Simard, de l'Université d'Ottawa, L.-J. Dalbis, Georges Baril et le docteur Léo Parizeau, professeurs à l'Université de Montréal, Adrien Pouliot, professeur à l'Université Laval et ardent défenseur de l'enseignement des sciences, et, bien entendu, le frère Marie-Victorin, botaniste, professeur et premier pourfendeur de la tradition<sup>3</sup>.

Bien que la controverse ait duré jusque dans les années 1960, elle se fit jour en 1917, date du premier écrit du frère Marie-Victorin sur cette question, et s'atténa après 1938, date à laquelle *Le Devoir* publia un article intitulé "La science et notre vie nationale", dans lequel on honorait vingt ans d'efforts pour créer une atmosphère scientifique au Québec<sup>4</sup>. Sous la poussée de l'industrialisation, la polémique atteignit son apogée de 1926 à 1932, période au cours de laquelle les articles sur la question se multiplièrent dans *Le Devoir*, la *Revue trimestrielle canadienne* et *l'Enseignement secondaire au Canada*. En 1942, l'entomologiste Georges Maheux pouvait écrire:

Grâces en soient rendues au savant auteur de la *Flore laurentienne*, les petites sciences sont pour de bon réhabilitées! les voilà lancées dans le monde universitaire; elles sont même courtisées par un groupe toujours plus dense de jeunes prétendants<sup>5</sup>.

Le Québec ne fut pas seul à connaître ce retard dans le domaine des sciences. Ce mal atteignit généralement les pays de tradition catholique, alors que les pays protestants s'étaient, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, montrés plus ouverts à la recherche scientifique et ce, essentiellement pour deux raisons. D'une part, la multiplication des Eglises protestantes avec leurs croyances, leurs théories et leurs hypothèses différentes

a contribué à affaiblir l'esprit dogmatique et donc à réduire les interdictions, les limitations dans le domaine scientifique. [D'autre part], le milieu puritain semble particulièrement favorable à la mentalité scientifique: peu encombré de dogmes, il pense que la science est le moyen de transformer le monde dans le sens de plus de justice et de bien pour l'humanité<sup>6</sup>.

On sait combien l'Eglise catholique a, de tout temps et jusqu'à tout récemment, entretenu des relations pour le moins difficiles avec la science<sup>7</sup>. Comment s'étonner que les religieux venus de France au XIX<sup>e</sup> siècle et qui avaient formé les enseignants en activité au Québec au début du XX<sup>e</sup> siècle, ne leur aient guère ouvert l'esprit aux sciences, lorsque l'on sait que ces matières ne s'enseignaient pas dans les séminaires parisiens? Georges Minois<sup>8</sup> rappelle le témoignage d'Ernest Renan qui fut élève au séminaire de St-Nicolas-du-Chardonnet, de 1839 à 1842, puis au séminaire de St-Sulpice, de 1843 à 1845. Renan écrivait à propos de l'abbé Dupanloup, supérieur de St-Nicolas:

L'étude des sciences était à peu près exclue. Il n'en avait pas la moindre idée [...]. Il était trop peu rationnel, trop peu scientifique. On eût dit que ces deux cents élèves étaient destinés à être poètes, écrivains, orateurs [...]. Il y manquait la science positive, la recherche critique de la Vérité<sup>9</sup>.

Qui ne reconnaîtrait dans cette évocation la situation des collèges classiques du Canada français?

En 1907, Pie X publie sa grande encyclique *Pascendi Dominici Gregis*, dans laquelle il condamne impitoyablement toute concession au modernisme et réduit à néant toute possibilité de dialogue entre l'Église et la science:

Pathétique tentative pour arrêter l'histoire, l'encyclique *Pascendi* est l'un des plus cruels documents sur l'aveuglement des autorités de l'Église au début du siècle [...]. Il s'ensuivit une campagne de dénonciations, de destitutions, de mises à l'Index, d'excommunications<sup>10</sup>.

Cette chasse aux sorcières atteint son apogée dans les années 1912-1913, malgré le fait que

*l'Église proclame bien haut qu'elle aime et défend la science, mais continue à faire une distinction inadmissible aux yeux des savants, en séparant la "vraie" science, celle qui ne pose pas de problème à la foi, à la doctrine traditionnelle, à l'interprétation littérale de la Bible, et la "fausse" science, celle dont les résultats ne peuvent être que des hypothèses erronées parce qu'elles contredisent les dogmes et l'Écriture<sup>11</sup>.*

Avec les successeurs de Pie X, qui meurt en 1914, les tensions entre l'Église et la science s'apaisent peu à peu. Benoît XV, dont le pontificat s'étend de 1914 à 1922, se montre beaucoup plus ouvert aux sciences, mais confronté aux problèmes de la Grande Guerre, il n'a guère l'occasion de s'occuper de ce domaine. Pie XI (1922-1939) prône une science qui, de ses découvertes, dégagera une interprétation "catholique":

La science catholique aura pour tâche de dégager des lois naturelles une image de l'univers en accord avec les conceptions religieuses<sup>12</sup>.

Dans un discours prononcé le 18 mars 1923, Pie XI déclare que

la science ne devra pas chercher autre chose que recueillir, de tout le créé, [...] l'harmonie magnifique et continue que Dieu lui-même, en notes mystérieuses, y a caché, afin de constituer le cantique de la vérité, le cantique de la foi, le cantique au Dieu des sciences, au Dieu créateur, révélateur et sauveur<sup>13</sup>.

A cette influence prépondérante de l'Église viennent s'ajouter d'autres facteurs, comme l'idéalisme et le cloisonnement de certains groupes sociaux qui auraient été susceptibles de briser la stagnation: l'université, par exemple, peu sensible au monde qui l'entoure, et la classe politique peu confiante dans ce que l'université pourrait apporter à la société<sup>14</sup>.

C'est sur cette toile de fond que s'inscrit la lutte des scientifiques québécois, dont certains étaient des religieux, pour intégrer l'enseignement des sciences aux programmes classiques. Dans un article de 1926, Marie-Victorin pose un diagnostic sur les raisons qui expliquent le désintérêt, voire l'hostilité à l'égard des sciences:

Les disciplines scientifiques n'ont rien à faire dans la formation de l'esprit humain, et donc de l'homme lui-même; elles ne sont pas partie intégrante de la culture générale; leur exercice empiète sur les précieuses heures de jeunesse, qui doivent être vouées au culte des lettres et de la philosophie proprement dite; la science enfle l'esprit et dessèche le coeur; la science éteint dans les âmes le sentiment religieux, le flambeau de la foi. Telles sont bien, si je ne me trompe, quelques-unes des

opinions courantes qui servent à motiver cette méfiance à l'endroit de la science et des études scientifiques<sup>15</sup>.

Tous les novateurs s'insurgent contre une culture trop livresque, banale et empruntée. Se heurtant au mur de la tradition exclusivement littéraire des collèges classiques, ils l'attaquent sur son propre terrain. Dans un article qui ne manque pas d'humour, Marie-Victorin montre que les littéraires, précisément, auraient grand besoin de connaître un peu mieux la nature qui les entoure pour éviter d'écrire certains incongruités. Prenant ses exemples dans l'oeuvre de Fréchette ou de Chapman, il montre le ridicule des descriptions qui, toutes poétiques qu'elles soient, bafouent la nature laurentienne<sup>16</sup>. D'autres défenseurs des sciences insistent sur les bienfaits qui accompagnent les études scientifiques. Ils en dégagent des raisons intellectuelles (les sciences développent le sens de l'observation, l'esprit critique, le sens pratique, la rigueur, le jugement), des raisons patriotiques (bien connaître son pays, c'est l'aimer davantage, véritable *leitmotiv* de toute la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle), et des raisons économiques (retard des Canadiens français dans les domaines scientifiques)<sup>17</sup>.

Cette campagne en faveur de l'enseignement des sciences commença à porter fruit dans les années 1930 et les enfants ne tardèrent pas à bénéficier de plusieurs initiatives qu'ils accueillirent avec enthousiasme. Tout d'abord, en 1930, *Le Devoir* se fait l'écho d'un grand concours de botanique destiné aux enfants. Le succès remporté par ce concours et l'exposition qui s'ensuivit à la bibliothèque St-Sulpice de Montréal impressionnèrent grandement et les organisateurs et le public.

Puis, en 1931, le frère Adrien met sur pied les Cercles de jeunes naturalistes qui fleurirent dans un très grand nombre d'écoles à travers toute la province. Ces cercles, conçus "pour occuper intelligemment les heures libres de récréation, et même certaines heures de classe"<sup>18</sup> se mirent à "l'Ecole de la route", selon l'expression même de Marie-Victorin, c'est-à-dire qu'ils privilégièrent l'étude sur le terrain, l'observation en pleine nature. Ils furent si populaires que, quatre ans plus tard, Marie-Victorin pouvait dédier sa *Flore laurentienne*

A la jeunesse nouvelle de mon pays, et particulièrement aux dix mille jeunes gens et jeunes filles qui forment la pacifique armée des Cercles de jeunes naturalistes.

Ces cercles donnèrent lieu à des chroniques régulières dans les journaux et les revues, à des causeries radiophoniques sur les ondes de Radio-Collège et à toute une série de travaux de vulgarisation connus sous le titre de "La Bibliothèque des jeunes naturalistes". Dans les années 1940, on comptait environ 850 cercles et plus de 25000 membres.

Enfin, en 1935, s'ouvrit l'Ecole de L'Eveil, rattachée au Jardin botanique en 1939, et dont Marcelle Gauvreau fut directrice<sup>19</sup>. Cette initiative s'adressait aux enfants de quatre à sept ans désireux de s'initier aux beautés de la nature. Les rencontres, qui se déroulaient le plus souvent en plein air ou dans les serres du Jardin botanique, avaient lieu tous les jeudis matins de la mi-septembre au début

de juin. Elles apprenaient aux enfants à observer la nature, à formuler leurs observations et à monter des collections de plantes, d'insectes et de minéraux<sup>20</sup>.

Toutes ces initiatives se caractérisent par une ouverture de la salle de classe sur l'extérieur, sur l'observation et l'expérimentation personnelle. Les outils pédagogiques s'en trouvent modifiés et l'on recourt plus volontiers à des modes d'enseignement plus diversifiés, au détriment du cours traditionnel et du manuel scolaire, qui en constituait la clé de voûte. La véritable effervescence scientifique qui anime les années 1920 et 1930, le souci de ne pas répéter les erreurs du passé et de former la jeunesse pour un Québec moderne, suscitent l'apparition de livres d'un genre nouveau dans la province: les documentaires pour la jeunesse. Les premiers documentaires n'avaient certes rien à voir avec l'idée que l'on se fait aujourd'hui de ce type de livres, mais il se dégagèrent peu à peu de la gangue rigide que constituaient les préceptes de l'époque en matière de lecture pour la jeunesse. "Instruire et plaire", tel était le mot d'ordre hérité du classicisme français, qui métamorphosait la plus charmante histoire en un monstre didactique et qui obligeait, croyait-on, à inclure une anecdote insignifiante pour faire passer la pilule documentaire.

*Mon voyage autour du monde* qu'Emile Miller publie à la Bibliothèque d'Action française, en 1923, paraît bien être le premier documentaire québécois<sup>21</sup>. L'auteur y rapporte les souvenirs d'un voyage qu'il aurait fait à l'âge de douze ans avec son père, chargé de mission par le gouvernement de la Province. On y retrouve les idées chères à l'époque, que l'on peut résumer par ces lignes extraites du récit:

Ces spectacles de la nature, ces réflexions, ces souvenirs, ces notions acquises à travers le vaste Canada et chez des peuples étrangers nous apprendront à mieux aimer Dieu, auteur, maître, conservateur et dispensateur des merveilles du monde<sup>22</sup>.

Le voyage de Montréal à Vancouver occupe un peu plus de la moitié du livre, tandis que le reste du périple (Japon, Chine, Philippines, Australie, Inde, Perse, Palestine et Rome) doivent se partager les pages qui restent. Les différences de mœurs sont volontiers taxées de "bizarreries" et les religions autres que le catholicisme sont impitoyablement dénigrées.

D'autres ouvrages comme *Mon premier tour de France* de E. Lépine<sup>23</sup>, *Le Tour du Canada*, publié par les frères Maristes<sup>24</sup>, témoignent de la vogue persistante du récit de voyage utilisé à des fins didactiques. Mis à la mode au XVIII<sup>e</sup> siècle par l'abbé Barthélémy et son *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du IV<sup>e</sup> siècle avant l'ère vulgaire* (1788) et remis à l'honneur en 1877 par le succès du *Tour de France par deux enfants* de madame G. Bruno, le voyage d'apprentissage fait les délices des auteurs-éducateurs et sert magnifiquement leurs intentions nationalistes, car "qui connaît parfaitement la géographie, l'histoire de son Pays, l'aime davantage, le sert avec une plus grande ardeur, avec une véritable passion"<sup>25</sup>. Au Québec, ces livres s'inscrivent aussi dans la vague du renouvellement de l'enseignement de la géographie dont

Emile Miller s'est fait le protagoniste. Fondé jusqu' alors sur la mémorisation de chiffres, de nomenclatures, de statistiques, l'enseignement de la géographie doit s'ouvrir à l'observation des phénomènes naturels, à l'étude des causes et des conséquences et à la recherche des lois qui régissent ces phénomènes. Là encore, les murs de la salle de classe tombent et dans son livre intitulé *Le Canada par l'image*, Benoît Brouillette préconise le recours à la classe-promenade, qui permet à l'élève d'étudier la géographie sur le terrain, l'utilisation de photographies ou de projections, qui favorisent l'observation indirecte des reliefs, de l'habitat, des manifestations climatiques, et le rejet du manuel:

Quelle part enfin prendra le manuel dans l'enseignement de la géographie? Si le professeur sait faire des études locales, s'il utilise à bon escient les globes terrestres, les cartes parlantes, les collections d'images, et s'il sait bien conduire ses classes-promenades, il n'a guère besoin de manuel<sup>26</sup>.

Rejeter le manuel, c'est laisser le champ libre à des livres comme le sien, moins austères, où une place plus grande est accordée à la photographie, et c'est aussi introduire dans la formation de l'enfant des ressources autres que celles traditionnellement utilisées en classe. Bien que ce livre nous paraisse extrêmement conservateur aujourd'hui, il fut alors salué comme une grande nouveauté. Il témoignait assurément d'une certaine innovation pour l'époque en matière documentaire.

C'est sans doute aussi une intention didactique qui fit prendre la plume à Claude Melançon, si du moins l'on en croit Cyrille Delage, qui signe la préface de *Par terre et par eau* et qui évoque la nécessité de recourir à "d'honnêtes subterfuges", comme le "déguisement d'un manuel sous la forme d'oeuvre littéraire", pour faire saisir aux enfants le véritable sens du mot "devoir". Cyrille Delage avait-il lu l'ouvrage qu'il préfaçait? On peut s'interroger sur ce point, car si Claude Melançon commence son périple de façon assez didactique par une visite historique de Montréal, arrivé à Percé, le récit de voyage se mue en un roman d'aventures palpitant, avec tous les ingrédients du genre: naufrage, enlèvement d'enfants par de méchants bandits, évasion, fuite et errance dans une nature hostile, Indien évidemment rompu aux techniques de survie en forêt et sauveur des enfants, etc. Bref, comme Jacques, son jeune protagoniste, l'auteur a dû lire les romans de Gustave Aymard, de Fenimore Cooper et de Henri-Emile Chevalier et s'en inspirer<sup>27</sup>. Le père Paul-Emile Farley<sup>28</sup>, porte sur ce livre un jugement sévère, qui ne se justifie que pour les quelque dix premiers chapitres, soit un quart du livre. Le jugement d'Arsène Lauzière paraît plus approprié:

Peu de romanciers de l'époque peuvent se flatter de manier une plume plus alerte, d'un style plus limpide, plus correct et plus naturel que Melançon, apprenti-sorcier. Cette langue est propre le mieux du monde au linéaire de l'anecdote, au pittoresque sobre de la description comme aux gestes sans emphase. Pour l'auteur, il ne s'agissait nullement de psychologie, mais plutôt d'une leçon de choses romancée, en pleine nature. C'est pourquoi l'aspect didactique ne pèse ni n'alourdit l'action<sup>29</sup>.

En fait, dans les trois derniers quarts du livre, la volonté didactique s'est tellement diluée qu'on hésite même à inclure ce livre dans les documentaires. Tout au plus peut-on y voir, comme Arsène Lauzière, "une leçon de choses

romancée”.

La campagne en faveur de l’enseignement des sciences atteint son apogée de 1926 à 1932, ainsi que nous l’avons mentionné plus haut. Aussi voit-on alors déferler sur le marché québécois du livre pour la jeunesse une vague d’une trentaine de documentaires sur les animaux et les plantes. Bien qu’il reste fidèle à la mode de l’affabulation introductive et justificatrice de l’apprentissage qui va suivre, l’*ABC du petit naturaliste canadien* de Harry Bernard<sup>30</sup>, qui comporte neuf volumes, commence à ressembler davantage aux documentaires modernes. L’auteur y manifeste une rigueur scientifique peu fréquente jusqu’alors dans le livre pour la jeunesse. Chaque volume comprend un chapitre de notions générales sur le sujet traité. Par exemple, *Le Petit Oiseleur*, nous renseigne d’abord sur le squelette des oiseaux, leur appareil digestif et respiratoire, leurs organes sensoriels, leurs moeurs, leur utilité. Puis vient une courte étude sur une dizaine d’oiseaux du Canada, accompagnée d’une illustration en noir et blanc<sup>31</sup>. Chaque volume se termine par une courte bibliographie et un glossaire.

Les livres de Claude Melançon, *De l’épi au pain, Nos animaux chez eux, Les Poissons de nos eaux*<sup>32</sup> et *Oiseaux de mon pays*<sup>33</sup> d’Alice Duchesnay remplissent pleinement leur fonction didactique, mais leur présentation monotone et terne en font plutôt des ouvrages de référence pour tous les âges que des livres spécialement conçus pour les enfants. La même remarque s’applique à *Portraits de femmes* de Madeleine Gleason-Huguenin<sup>35</sup>, compilation de biographies de femmes qui laissèrent leur marque dans l’histoire ou dans les lettres. Cette étude constitue, aujourd’hui encore, un ouvrage de référence de base sur les femmes célèbres au début du siècle, et si la notice de l’auteure ne nous avertissait pas que “cette édition a été préparée spécialement pour nos écoliers et écolières”, rien ne pourrait le laisser supposer.

Dans sa série de douze volumes intitulée *Nos animaux domestiques*, Odette Oigny trace, dans un style alerte et sans aucune prétention scientifique, le portrait de dix-huit animaux domestiques<sup>35</sup>, leur rôle dans l’histoire, leurs moeurs, leurs petits travers. Cette série se situe à mi-chemin entre le documentaire proprement dit et la “fantaisie littéraire” inspirée par la nature. Le livre de Maxine, *Les Trois Fées du bois d’épinettes*, illustre cette forme littéraire et témoigne du regain d’intérêt pour les sciences, devenues sources d’inspiration. Dans son avant-propos, Maxine précise que

Ce livre n’est nullement scientifique. Sous une forme fantaisiste et d’après les lettres de l’alphabet, c’est une simple nomenclature de certains spécimens des trois règnes de la nature avec quelques mots explicatifs à la portée des tout-petits<sup>36</sup>.

Le documentaire le plus “moderne” de la décennie reste encore *Le Botaniste amateur en campagne* du R.P. Louis-Marie, livre qui a d’ailleurs été réédité, en 1976, dans une version revue et adaptée par le ministère de l’Agriculture du Québec. Cet ouvrage se veut très pratique: il initie progressivement l’enfant à la botanique depuis la première prise de contact avec la nature printanière jusqu’à

la conservation de plantes spéciales (algues, champignons, *etc.*), en passant par les méthodes d'herborisation, l'observation, la constitution de l'herbier, l'équipement, l'étiquetage des plantes, *etc.*

Dans les années 1940, si un livre comme *Science sans douleur*<sup>38</sup> de Louis Bourgoïn conserve, malgré les dessins parfois très humoristiques d'Agnès Lefort, un aspect austère qui le destine plus à un public populaire qu'à la jeunesse, on constate toutefois une certaine modernisation de la présentation; l'illustration y reste cependant plus décorative qu'instructive. Tel est aussi le cas de *Plantes curieuses de mon pays*<sup>38</sup>, que publie Marcelle Gauvreau en 1943, et de *Mon bestiaire familial*<sup>39</sup> d'Alice Duchesnay. D'un format beaucoup plus grand, ce dernier ouvrage, qui mêle encore fantaisie et information historique, bénéficie d'une présentation plus aérée et d'illustrations plus fortes et plus colorées. Il faut attendre les années 1950, avec un livre comme *La Géographie et les tout-petits* de Claude Robillard, pour qu'apparaisse un style plus moderne et mieux adapté aux besoins et aux capacités des enfants.

Imprimés sur du papier très acide devenu jaune avec le temps, chichement illustrés de dessins ou de photos qui, de plus, ressortent mal sur les feuillets jaunis où les contrastes disparaissent, les documentaires des années 1930 et 1940 se présentent sous une apparence austère et souvent guindée: disposition trop régulière d'illustrations restreintes à un seul format et à un seul type, monotonie de la présentation, textes où les détails, pas toujours éloquentes, surabondent. Cette situation s'est peut-être maintenue plus longtemps au Québec qu'en d'autres pays, mais l'art du documentaire est partout récent. Dans son livre intitulé *Tendances actuelles de la littérature pour la jeunesse*<sup>40</sup>, Marguerite Vérot rappelle qu'en France, "cette branche de la littérature de jeunesse était presque inexistante avant 1945". De son côté, Betty Bacon précise qu'aux États-Unis,

Perhaps one of the problems is that juvenile nonfiction has a history of dreary utilitarianism to overcome. It was not until the early 1930s that a very few serious writers began the often thankless task of raising nonfiction for children to the stature of an art<sup>41</sup>.

L'histoire du documentaire au Québec permet d'assister à la naissance de ce genre, de le voir se dégager peu à peu du romanesque didactique. Les débuts du documentaire furent d'autant plus maladroits que, dans les années 1930, on ne concevait pas l'idée d'un livre pour enfants qui n'aurait pas été instructif. Héritiers de la tradition classique et catholique, les premiers auteurs pour la jeunesse ont voulu instruire leurs lecteurs tout en les amusant, principe qui a donné, ici comme ailleurs, des romans didactiques et des documentaires romancés. Toutefois, l'histoire du documentaire au Québec permet d'apporter un autre témoignage de l'effervescence intellectuelle qui a animé les années 1920 à 1940 et des progrès qui ont été accomplis malgré la crise économique. Dans son étude sur l'enseignement au Québec pendant l'entre-deux-guerres, Maurice Lebel rappelle que



La période 1920-1940 vit aussi la parution de revues et de sociétés universitaires et para-universitaires, telles que l'ACFAS, la Société de pédagogie, la Société linnéenne, la Société et les Cahiers des Dix, la Société des écrivains canadiens, *L'Actualité économique*, *L'Action nationale*, la *Revue canadienne de biologie*, la *Revue d'Oka*, *Culture*, le *Séminaire*, le *Bulletin thomiste*, *Les Idées et le Canada français*<sup>42</sup>.

Les efforts du frère Marie-Victorin et de ses confrères scientifiques ne sont donc pas restés lettre morte, et dès le début des années 1930, grâce à des initiatives comme le concours de botanique du *Devoir*, les Cercles de jeunes naturalistes et l'École de l'Eveil, les enfants ont pu bénéficier d'une initiation aux disciplines scientifiques dès leur plus jeune âge. Nul doute que cette vague de fond en faveur de l'enseignement des sciences a favorisé la naissance du documentaire québécois dans les années 1930, comme elle a réussi à faire évoluer les mentalités et à introduire progressivement l'enseignement des sciences à tous les niveaux de scolarité. Ce n'était donc pas forfanterie de la part de Marie-Victorin que d'affirmer:

Nous pouvons nous rendre le témoignage que nous avons créé quelque chose, que nous avons servi une cause utile, que nous avons fait avancer la science de quelques microns peut-être, mais surtout que nous avons suscité dans le monde de l'éducation, et dans le public en général, un mouvement considérable en faveur des sciences naturelles<sup>43</sup>.

#### NOTES

- 1 Cette appellation de "petites sciences", qui irritait beaucoup Marie-Victorin, désignait alors les sciences de la nature (astronomie, biologie, botanique, entomologie, géologie, zoologie, etc.). Selon Louis-Philippe Audet, "cette expression viendrait de Mgr J.-C.-K. Laflamme qui fut chez nous l'une des figures marquantes dans le domaine des sciences, il y a une cinquantaine d'années. Il entendait désigner par ce vocable des spécialités nouvelles, encore au stage (*sic*) de l'enfance, sans intention aucune de discréditer les matières dont il était un brillant professeur." (*Le Frère Marie-Victorin éducateur. Ses idées pédagogiques*. Québec, Éditions de l'Érable, 1942, note 23a, p. 47). Voir aussi Luc Chartrand, Raymond Duchesne et Yves Gingras. *Histoire des sciences au Québec*. Montréal, Boréal, 1987, p. 147-151.
- 2 Raymond Duchesne et Paul Carle, "L'ordre des choses: cabinets et musées d'histoire naturelle au Québec (1824-1900)". *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 44, n° 1 (été 1990), p. 29.
- 3 Sur toute cette question de l'évolution de l'esprit scientifique au Québec, on consultera l'excellente synthèse, déjà citée, de Luc Chartrand, Raymond Duchesne et Yves Gingras, *Histoire des sciences...* Sur la vie et l'oeuvre d'Adrien Pouliot, voir Danielle Ouellet. *Adrien Pouliot. Un homme en avance sur son temps*. Montréal, Boréal, 1986, 213 p.
- 4 *Le Devoir*, 21 décembre 1938. A cette date, tout n'était certes pas réglé. Une première réforme des programmes des collèges classiques eut lieu en 1935, et il fallut attendre encore dix ans avant que ne soient instaurées les deux options: philo-lettres et philo-sciences. On ne connaîtra pas de véritable politique scientifique au Québec avant 1960. Voir D. Ouellet. *Adrien Pouliot...*, *op. cit.*, p. 51-88.
- 5 *Regards*, vol. III, nos 8-9 (mai-juin 1942), p. 344.
- 6 Georges Minois. *L'Eglise et la science: histoire d'un malentendu*. Vol. 2: *De Galilée à Jean-Paul II*. Paris, Fayard, 1991, p. 102.
- 7 Voir à ce sujet la magistrale synthèse de George Minois, citée précédemment, qui retrace toute l'histoire de ces débats aussi houleux que pénibles.
- 8 G. Minois. *L'Eglise et la science...*, *op. cit.*, p. 191.
- 9 Ernest Renan. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Paris, Garnier-Flammarion, 1973, pp. 122-

- 10 G. Minois. *L'Eglise et la science...*, *op. cit.*, p. 284-285.
- 11 *Ibid*, p. 299.
- 12 *Ibid*, p. 347.
- 13 *Ibid*, p. 347.
- 14 D. Ouellet. *Adrien Pouliot...*, *op. cit.*, p. 25-33.
- 15 Frère Marie-Victorin. "La Science et nous". *Revue trimestrielle canadienne*, vol. XII (mars-déc. 1926), p. 426.
- 16 Frère Marie-Victorin. "La couleur locale dans la littérature canadienne". *Le Devoir*, mercredi 9 novembre 1932, p. 4.
- 17 Voir, entre autres, Emile Chartier. "La culture classique et l'enseignement des sciences". *Revue trimestrielle canadienne*, vol. IX (mars-déc. 1923), pp. 373-386; L.-J. Dalbis. "L'enseignement de la biologie et la formation de l'esprit". *Revue trimestrielle canadienne*, vol. IX (mars-déc. 1923), pp. 49-58; Henri Prat. "Valeur éducative des sciences de la nature". *Revue trimestrielle canadienne*, vol. XV (mars-déc. 1929), pp. 54-66; Adrien Pouliot. *Les Sciences dans notre enseignement classique. Le point de vue national*. Québec, L'Action sociale, [1930?], 21 p.
- 18 Dans "Les Cercles de jeunes naturalistes" (*Le Devoir*, mercredi 13 mai 1931, p. 2), le frère Marie-Victorin explique aux enseignants comment créer un Cercle de jeunes naturalistes dans leur école.
- 19 Disciple du frère Marie-Victorin, Marcelle Gauvreau étudia les algues marines du golfe et de l'estuaire du Saint-Laurent pour l'obtention de sa maîtrise en botanique. Première bibliothécaire de l'Institut botanique, elle fut ensuite attachée au Service de l'enseignement du Jardin botanique et directrice de l'Ecole de l'Eveil. Elle est l'auteur de deux documentaires pour la jeunesse: *Plantes curieuses de mon pays* (1943) et *Plantes vagabondes* (1957).
- 20 Pour de plus amples renseignements sur l'Ecole de l'Eveil et ses méthodes d'enseignement, on se reportera à Marcelle Gauvreau, "L'Eveil de la science". *Regards*, vol. 3, nos 8-9 (mai-juin 1942), pp. 386-391.
- 21 Voir les bibliographies de Louise Lemieux (*Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français*. Montréal, Leméac, 1972) et de Claude Potvin (*Le Canada français et sa littérature de jeunesse*. 2<sup>e</sup> éd. Moncton: Les Editions CRP, 1981 (1<sup>ère</sup> éd. 1972). *Mon Voyage autour du monde* a d'abord paru en feuilleton dans *L'Oiseau bleu*, du vol. I, n° 1, au vol II, n° 5.
- 22 Emile Miller. *Mon voyage autour du monde*. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, p. 8. La présentation de ce petit volume est assez soignée grâce, en particulier, à la couverture en couleur et aux deux pages-titres, oeuvres de Jean-Baptiste Lagacé. Même si la page-titre annonce que l'ouvrage est "orné d'une centaine de gravures et dessins", on ne compte que deux illustrations de James McIsaac et ce sont plutôt des photos, souvent très médiocrement reproduites, qui constituent l'essentiel de l'illustration.
- 23 Beauceville, L'Éclairer, 1926, 150 p.
- 24 Frères Maristes. *Le Tour du Canada*. Montréal, Granger, 1927.
- 25 C'est ce qu'affirme, après bien d'autres, Cyrille F. Delage, dans la préface de *Par terre et par eau* de Claude Melançon (Québec, Le Soleil, 1928).
- 26 Benoît Brouillette. *Le Canada par l'image*. Montréal, Editions Albert Lévesque, 1935, p. 19.
- 27 Cette déviation d'intention en cours de rédaction rappelle le cas d'Hector Malot, à qui Hetzel avait demandé, en 1869, d'écrire un récit de voyage tout à la fois didactique et romanesque et qui, une fois à l'oeuvre, se laissant emporter par le romanesque, écrivit *Sans famille* (voir Marc Soriano. *Guide de littérature pour la jeunesse*. Paris, Flammarion, 1975, p. 380). *Par terre et par eau* a d'abord été publié dans *La Ruche écolière*, en 1927. Henri-Emile Chevalier, Français qui vécut au Canada de 1852 à 1860, s'est lui-même fortement inspiré des romans de Fenimore Cooper.
- 28 Paul-Emile Farley. *Livres d'enfants*. Montréal, Les Clercs de Saint-Viateur, 1929, p. 30. Cette opinion est reprise par Louise Lemieux, *Pleins feux...*, *op. cit.*, p. 26.
- 29 Arsène Lauzière. "Par terre et par eau, roman de Claude Melançon". *Dictionnaire des oeuvres*

- littéraires du Québec*, vol. II (1900-1939), Montréal, Fides, 1980, p. 832.
- 30 Harry Bernard. *ABC du petit naturaliste canadien*. Montréal, Granger, 1936. Comprend neuf volumes de soixante-trois pages: *Le Petit Arboriste*; *Le Petit Chasseur*; *Le Petit Entomologiste*; *Le Petit Fermier*; *Le Petit Fleuriste*; *Le Petit Herboriste*; *Le Petit Jardinier*; *Le Petit Oiseleur*; *Le Petit Pêcheur*.
  - 31 Les illustrations de toutes les couvertures et des volumes consacrés aux animaux sont d' Arthur LeMay, tandis que les volumes qui traitent des végétaux sont illustrés par Germaine Bernier. Les dessins de cette dernière sont remarquables par leur finesse, leur précision et la sensibilité dont ils témoignent.
  - 32 Parus respectivement en 1932, 1934 et 1936.
  - 33 Québec, Garneau, 1939.
  - 34 Montréal, Éditions La Patrie, 1938, 192 p.
  - 35 Odette Oigny. *Nos animaux domestiques*. Montréal, Éditions A. Lévesque, 1933, v., 60 p. Ill. J. Arthur LeMay. Les douze volumes sont intitulés: *Le Chien*; *Le Chat*; *Le Cheval*; *La Vache et le boeuf*; *Le Porc*; *Le Mouton et la chèvre*; *Le Pigeon*; *L'Oie et la dinde*; *Le Canard et le cygne*; *Le Lapin et le lièvre*; *L'Oiseau de maison*; *Le Coq et la poule*.
  - 36 Maxine. *Les Trois Fées du bois d'épinettes*. Montréal, Albert Lévesque, 1936, ill. de Phoebé [Thompson?], avant-propos de l'auteur.
  - 37 Louis Bourgoïn. *Science sans douleur*. Montréal, Les éditions de la Revue moderne, 1943, 249 p. ill. par Agnès Lefort. Il faut dire qu'il s'agit des textes de vingt-quatre causeries de vulgarisation scientifique présentées à Radio-Collège et que ces causeries n'étaient pas spécialement destinées aux enfants.
  - 38 Marcelle Gauvreau. *Plantes curieuses de mon pays*. Montréal, Fides, 1943, 32 p. Ill. de Phoebé [Thompson?]. Ce livre fut réédité en 1960.
  - 39 Alice Duchesnay. *Mon Bestiaire familial*. Québec, Éditions Garneau, 1944, 48 p. Ill. par Thomas.
  - 40 Marguerite Vérot. *Tendances actuelles de la littérature pour la jeunesse, 1960-1975*. Paris, Magnard/L'Ecole, 1975, p. 41.
  - 41 Betty Bacon. "The Art of Nonfiction", dans Pamela Barron et Jennifer Q. Burley, éd. *Jump over the Moon. Selected Professional Readings*. Toronto, Holt, Rinehart and Winston, 1984, p. 196.
  - 42 Maurice Lebel. *Évolution de l'enseignement au Québec pendant l'entre-deux-guerres (1920-1940)*. Montréal, Éditions Paulines, 1982, p. 22.
  - 43 Frère Marie-Victorin. "Dix ans après; la première décennie de la Société canadienne d'histoire naturelle". *Revue trimestrielle canadienne*, mars 1934.

**Françoise Lepage** enseigne la littérature pour la jeunesse à l'Université d'Ottawa.